

Département de Français



Enseignant : Mahieddine Islam Belaïd

Module : CCL

Niveau : L2 - S3

Exemple type de réponse - Sujet B

L'humanité n'aurait-elle pas une vision plus lucide du temps, loin des vaines frénésies, si elle savait que les Hopis, tribu indienne actuellement séquestrée dans l'Arizona, n'ont pas de terme pour exprimer, nommer le temps ? Ne serait-elle pas moins mercantile, cupide et consumériste, si elle savait que les Pirahãs de l'Amazonie n'ont pas de mots pour désigner les nombres ? Ne serait-elle pas plus solidaire, moins égoïste, plus attentive aux besoins essentiels et à la valeur très humaniste du travail si elle connaissait le sens du mot amazighe « Touiza » qui signifie approximativement travail collectif, non rémunéré, adoptant l'entraide en toutes choses comme mode de vie prégnant ? Ne rêverait-elle pas plus authentiquement si elle savait que les aborigènes d'Australie ont un temps pour le rêve et un autre pour la réalité ? ¹

- **Commentez** chaque spécificité culturelle.

Réponse :

Depuis le *Panta rhei* d'Héraclite jusqu'à l'*Être et Temps* d'Heidegger, le concept de la temporalité a toujours été au centre des réflexions. C'est une notion que l'on considère habituellement comme indépassable, irréductible et indéfinie, elle englobe tout sujet pensant et ce dernier ne peut y échapper. À l'instar de la notion d'espace, il est impossible de la contenir, de l'aborder, de l'ausculter, de l'objectiver, on peut néanmoins en avoir conscience, la nommer ; exprimer ce qu'elle nous inspire est assez courant en littérature, en philosophie, dans les sciences et les arts. Et pourtant, les Hopis ne s'y intéressent pas, ils n'ont pas de mots pour la dire – ce qui ne veut pas dire qu'ils n'en ont pas conscience. Cette particularité linguistique pourrait remettre en question toute l'anthropologie moderne. Comment réfléchit un peuple qui ne nomme pas le temps ? Étudier méticuleusement les Hopis nous donnerait une précieuse réponse à cette question essentielle.

Les premiers écrits sur terre, nous disent les archéologues, sont des tablettes d'argile sur lesquelles furent gravés non des mots mais des chiffres. L'humanité commença d'abord par

¹ Extrait de l'appel à contribution de la revue *Paradigmes* (vol. V, n° 1 – janvier 2022) : « Les langues minoritaires, un possible salut pour l'humanité ». URL : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/646>

compter avant de parler. La société a vu le jour grâce à la consignation sur un support de tous les biens accumulés. Il serait inconcevable d'imaginer un peuple qui survit sans compter, sans avoir une idée du dénombrement, du calcul. Et pourtant, les Pirahãs ne peuvent pas calculer. Ils peuvent désigner une quantité par les adverbes *peu* ou *beaucoup*, mais ils ne peuvent compter, c'est certainement parce que dans leur organisation sociale, compter ne sert à rien, ou plutôt, ils n'en éprouvent pas le besoin. Comment fonctionne un peuple qui ne compte pas ? Comprendre les Pirahãs ouvrirait les portes à une nouvelle manière de concevoir la propriété.

La richesse peut s'obtenir par la force, nos ancêtres aux quatre coins du globe l'ont vécu, ils ont survécu à des conditions d'une extrême hostilité par cette vertu qu'est la force. La richesse s'obtient également par le don, comme dans le cas de l'héritage. Elle s'obtient, de nos jours, par l'exploitation d'autrui, nouvel esclavage de cette modernité qui s'effrite dangereusement, si l'on considère toutes les mesures impudemment liberticides qui sévissent au niveau mondial. Enfin, la richesse est produite par le travail personnel, c'est sans doute la manière la plus honnête de l'obtenir. Tout travail mérite salaire nous dit le proverbe. Chez les Berbères, ce seront les sourires, la bonne humeur et les remerciements qui constitueront le salaire de ce travail collectif qu'on appelle « Touiza ». De nos jours, il est particulièrement déconcertant de profiter d'un service sans payer. La gratuité est sans doute la bénédiction suprême que vivent depuis des millénaires nos ancêtres Berbères et dont la flamme devra être ravivée.

Le temps, le travail et l'argent nous acculent, dans la société moderne, à un matérialisme forcené. Pas de place pour le rêve, la vie appartient aux réalistes et non aux utopistes. Les Aborigènes d'Australie n'en ont cure. Pour eux, quand on rêve, c'est tout aussi réel que quand on est éveillé. Le rêve n'est pas une illusion, une hallucination, une contre-réalité, c'est bien une réalité supérieure qui oriente la vie. Chaque matin, assis autour du feu, on discute patiemment, calmement, posément nos rêves, on essaye de les interpréter, de les comprendre, ou encore si c'est alarmant, de prendre des mesures immédiates si cela concerne la collectivité. Si Dieu a préservé les Hopis des outrages du temps, les Pirahãs de l'esprit calculateur, les Berbères de la lésine, il a pourvu les Aborigènes d'Australie d'une spiritualité si ancrée dans leur société qu'elle se confond avec, et recouvre entièrement, leur vie quotidienne.